

Grâce à je ne sais quel virus passé par ici (ma chère Alsace), me voilà chu, fort tardivement, à l'orée de la septantaine...

Dans la marmite de George Sand.

D'abord effleuré ces jolis contes champêtres, voici moins de deux ans, qui me sont tombés sous la main, un peu "à l'insu de mon plein gré", et que j'aurais pu découvrir à la puberté mais...

Des études vouées à l'intense préparation d'une future vie industrielle, et qui ont le chic de vous absorber au point de vous détourner de tant de belles choses de la vie, et puis...

Le temps passe, si vite quand on l'aperçoit plus tard, par-dessus l'épaule, un matin, pas toujours serein, au moment de pousser la porte du jardin ultime, où l'on espère trouver l'herbe un peu plus verte...

Eh bien, par ce côté, je dois avouer que c'était la bonne adresse, à tel point que, curiosité aidant, après quelques pas incertains, *Indiana*, *Histoire de ma vie*, et bien d'autres lectures encore,

M'y voilà plongé jusqu'au cou, avec un insoupçonné bonheur intérieur.

D'auteur quasi anonyme au fond de ma mémoire, George Sand m'est devenue thérapie.

Nohant est à ce point aujourd'hui mon intérieur secret, mon théâtre de verdure, que je n'ai pu me retenir, cet été, d'y venir faire un tour, exprès, sans autre but, pour voir.

Et pour voir, j'ai vu : la mare au diable, la vraie, asséchée comme les tristes pâturages où se languissaient ces pauvres bêtes, attendant... quoi, au juste...? Le moulin d'Angibault sur sa Vauvre assoiffée, certes un peu moins rustique sans doute qu'en ce turbulent 19<sup>ème</sup> siècle, à peine sorti des Lumières pour se voir précipité dans les frasques d'un Empire qui se croyait grand, et puis emporté par la déferlante de la modernité, Gargillesse joliment blottie au creux de son petit canyon verdoyant, Lys-Saint-George(s), tiens donc ! Saint-Chartier et ses hautes tours, Sarzay qui menace de s'effondrer comme les vieux quartiers de Marseille...

J'ai vu, et pas seulement, à la faveur de cette saison particulièrement favorable au voyageur qui, lui, n'a le souci ni de ses réserves d'eau ni du manque de fourrage pour ses troupeaux (égoïste !),

J'ai vécu, j'ai respiré ce cher Berry dont, seconde confession, j'ignorais (presque) tout, pour avoir moult fois traversé notre France comme l'on fait aujourd'hui, le nez dans son volant, de Strasbourg à Biarritz, de Tourcoing à Narbonne.

Stop !

Nohant, Vallée Noire, vaste plaine...

Question :

Dites-moi donc, vous qui êtes du cru : j'ai lu avec délice, et entendu aussi sur nos ondes nationales (minute 55 de la bande France culture)\*, ce sublime passage où, Frantz Liszt, alors ici en séjour estival - et dont j'ignorais aussi qu'il fût à ce point francophile et francophone, ce que personne ne raconte aux petits enfants ! - interprète Schubert, Erlkönig et autres si beaux poèmes et balades nocturnes, et improvise pour son compte aussi, en cette délicieuse soirée avancée où la comtesse éthérée se... pavane enveloppée de son voile immaculé...

Où sont donc passés ce perron, cette terrasse dont nous parle l'insatiable conteuse !?

Côté cour, côté jardin ?

Hélas, point de perron, point de terrasse !

Que j'attendais de trouver, peut-être sur le pas de la porte du salon, sous l'ombrage majestueux de ces deux magnifiques cèdres qu'une Maman planta, ivre de désir d'avenir, sans même probablement imaginer que, 150 ans plus tard, ils seraient encore là, veillant sur son manoir, et que...

Viendraient se recueillir encore tant d'amoureux transis, les uns juste de passage, ou d'autres qui font tout exprès ce magique pèlerinage.

Et qui sait si, dans 150 ans...

Alors agissons encore, respectons et portons loin ce sublime message qu'elle nous laissa, au delà de ses derniers instants de torture et de douleur :

Laissez verdure...

Christian Baroin